

# Télérama

Janvier 2021



*Photographie*

## Paulien Oltheten : Suitcase Routines, Scenes of the Improbable

**TT** On aime beaucoup | ★★★★★ (aucune note)

Jusqu'au 20 février 2021 - Galerie Les filles du calvaire

La Néerlandaise Paulien Oltheten procède à des inventaires qui ne sont pas sans évoquer ceux de Georges Perec. À la différence près qu'elle utilise images et dessins et ne s'attarde dans l'espace public que pour capter les tics et les TOC de ses usagers. Des manières de pousser un portillon, de passer seul, à deux ou avec une poussette entre deux plots qui restreignent une voie, de tenir un journal, de traverser une place publique... Si la répétition et la collection de gestes que filme ou photographie l'artiste produisent un effet hilarant, l'attention portée sur ses congénères est sans moquerie. Les moyens, modestes, de cataloguer leurs gestes et le rendu esthétique, avec des photos sans qualité et des *notebooks* ordinaires, font que Paulien paraît faire ici un compte rendu de simple sociologue. Une œuvre au service du spectateur, un miroir qui lui est tendu sur des petits riens de la (sa) vie.



Paulien Oltheten, *Square, La Défense, 2017*  
 Courtesy Galerie Les filles du calvaire

De cette façon, l'exposition nous ouvre les portes de la démarche de l'artiste : ses méthodes, intuitions et décisions. Dans la seconde pièce, Paulien Oltheten est là. Avec l'installation *La Défense, le regard qui essaye*, son image en mouvement et sa voix suffisent à donner l'illusion de sa présence physique. Deux grands écrans sont côte à côte. À gauche, l'artiste sur un fond noir explique les histoires qui se cachent derrière telle photo ou vidéo qui apparaît sur l'écran de droite : ce tronc d'arbre coupé qui retenait son attention et sur lequel une passante s'est mise debout, ou encore cet homme qui lui propose de l'accompagner à son cours de chant en sous-sol, qu'elle suit et qu'elle filme faisant ses gammes (mais oublie d'allumer son micro !). Paulien Oltheten, en autorisant le public à entrer dans l'intimité de son studio, fait de nous des visiteurs invités, attendus et privilégiés et non plus anonymes et invisibles. Se dessine aussi un portrait de l'artiste, l'artiste en tant qu'individu, partie prenante de l'espace public, qui regarde et agit. Paulien Oltheten a dans son attirail une panoplie de qualités humaines (observation, humour, patience, curiosité, tendresse...) qu'elle met au service d'un art qui emprunte aussi bien à la *street photography* qu'à l'absurde.



Paulien Oltheten, *NON, c-sprint, Paris, 2017*  
 Courtesy Galerie Les filles du calvaire



Ce sont les petites bizarreries comportementales de chacun qui retiennent l'attention de Paulien Oltheten. Sur l'esplanade de La Défense, où se rejoue chaque jour une grande mécanique, elle observe le flot des passants pressés, dans un sens le matin puis dans l'autre le soir. Le claquement des pas, les montées et descentes des escalators, les visages sérieux, les corps solitaires en costards. Au milieu de cette danse quotidienne, elle traque l'absurde dans le répétitif mais aussi dans l'improbable : un détail saugrenu, un geste inhabituel, une situation étrange, un homme tenant d'une façon inattendue sa vallette entre ses bras. Tout ce qui fait défaut, dénote, déraile, dérape. Le film *To those that will, ways are not wanting* met face à face des images capturées en Iran et en Russie. Là aussi, ce sont les particularités discrètes des déplacements humains qui intéressent Paulien Oltheten : comment descendre le petit escalier glacé et glissant d'un bateau, monter une marche haute, jouer au badminton sur une rivière asséchée, faire de la boxe au milieu de la neige... Dans un pays comme dans l'autre, les chorégraphies se ressemblent, si bien qu'on en vient à penser que le singulier n'est qu'un révélateur de l'universel chez Paulien Oltheten. Une manière de se mouvoir peut dépasser la géographie, la culture, le climat.



Paulien Oltheten, *Américainisme* (2019), Le Filles du Calvaire  
 Courtesy Galerie La Filles du Calvaire

Ce qui se joue dans cette attention portée aux imperceptibles, peints de sauts glissés dans les raccords de la grande machine, c'est une possibilité de voir le monde autrement. Une perspective politique du travail de Paulien Oltheten s'éclaircit au fil de l'exposition. Sa démarche s'inspire ouvertement de la notion de dérive (théorisée par Guy Debord dans les années 1950 qui nous invite à regarder l'espace urbain sous un angle radicalement nouveau, à y introduire des éléments qui nous surprennent). L'archivage de l'étranger de Paulien Oltheten s'apparente à une étude politique des capacités de résistance de l'individu. Dans ses vidéos 2019, elle demande aux passants du quartier des Olympiades à Paris de dire son nom à son miroir. Dans un quartier financier agité de New York, est-ce l'étranger un homme marchant au ralentif le long d'un grillage (*A moment of sleeping down*). Sa lenteur lui sert-elle à mieux embrasser ce monde de spectacle ou à se protéger la santé respiratoire ? C'est, dans ce même rapport au monde — la dérive n'est que du regard — que l'exposition de la galerie La Filles du Calvaire nous ramène : les cartels sont limités et peu nombreux, juste ce qu'il faut pour laisser le spectateur libre de l'émouvoir, résonner, dans l'espace physique de la galerie mais aussi dans son propre espace mental.

*La scénographie de l'exposition appelle la photographie de Paulien Oltheten qui, en refusant constamment que des personnes, des histoires, des objets, n'est jamais figés, comme un diapositive qui s'éteint et ouvre des fenêtres. L'artiste semble constituer une mécanique dynamique d'instantanés défilés, tendus et perdus sublimés, peints dans le théâtre de la vie.*